



**T. BEAUGRAND**  
Editeur-Propriétaire.

Abonnements :  
Un an..... \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :  
35 St. Gabriel.

**LADEBAUCHE**  
Rédacteur-en-chef.

**LE PREMIER VIVANT DE QUININE**  
ET LE MEILLEUR REMÈDE CONTRE TOUTES FIEVRES, MALARIES, DÉPRESSIONS, ÉTATS DE MARAIS, LE GRAND TONIC RENFORCISSANT LE JOUR

FEUILLETON de CANARD  
**LES TRIOS**  
DES  
**CHENIZELLES**

(Suite.)

Cela se passait sous la voûte de la porte des Chenizelles, où le jour ne pénétrait pas, même en plein midi. L'homme qui tient la clé de la porte vient se mettre de la partie.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je ne sais dis-je ; on veut me prendre ma basse.

Je sentais des mouvements violents qui attirait le temps en temps mon instrument. L'homme que j'avais rencontré jurait de toutes ses forces.

— Vous feriez mieux d'apporter de la clarté, disait-il à son concierge de la ville.

Quand la lanterne nous permit de nous reconnaître, je vis avec terreur que la rue de la oronette était entrée dans le ventre de la basse, qu'elle avait percé la table du fond, et que l'homme cherchait inutilement à dégager sa brouette, prise dans ma basse comme un hamçon dans la gueule d'un poisson.

Il y avait un peu de ma faute dans cet accident, car je courais tellement fort, sur un terrain en pente, que je n'avais pu éviter la rencontre de la brouette dans un lieu obscur ; mais l'ouvrier jurait les cinq cents diables, comme si elle sse avait pu apporter quelque dommage à la roue de son épaisse brouette. Je pr vins cependant à dégager l'instrument, qui avait autant souffert qu'un martyr condamné au supplice de la roue.

Après avoir ramassé les quelques morceaux qui étaient par terre, je fis des ligatures du paquet de cordes qui pendait au-dessous, et je m'en allai tristement par les Chenizelles, ne sachant comment faire pour me tirer

de mon malheur. J'étais honteux de la figure que j'allais faire en entrant chez M. Loncle, en portant dans mes bras un tel cadavre d'instrument. Je craignais surtout la moquerie de M. Montbazin, qui m'avait complimenté le jour où j'avais si mal joué. Je me le figurais un être méchant, heureux du mal arrivé à son prochain, et j'arrivai à en conclure que la présence de M. Montbazin aux Chenizelles n'était pas étrangère à l'accident. Le mieux était de ne pas retourner chez M. Loncle ; mais que penserait-on de ma disparition ? Cela n'était pas honnête, après y avoir dit. D'un autre côté, je me fiais la tête à chercher des raisons pour adoucir mon père quant il faudrait lui dévoiler l'étendue de mon malheur.

— Eh bien ! Charles, que faites-vous là ?

En reconnaissant la voix de M. Trude, qui me frappait doucement sur l'épaule, je tressaillais.

— Il y a deux heures qu'on vous attend pour comme d'ordr.

Le maître de musique était allé à ma recherche, craignant qu'il me fût arrivé quelque accident ; M<sup>me</sup> Loncle l'avait prié de s'en inquiéter. La lune vint à servir de derrière un nuage.

— Tenez di j's à M. Trude en montrant l'estomac crevé de ma basse.

— Que vous est il donc arrivé, demanda-t-il.

Je lui racontai tout l'événement dans tous ses détails. Il ne me fit pas de reproches et dit simplement qu'un facteur de Cambrai, qu'il connaissait devait arriver dans la ville sous peu ; comme j'étais sans soins, il serait facile de trouver une nouvelle basse de peu de valeur.

— A présent, dit-il, vous allez laisser votre instrument à la cuisine, et nous pouvons nous passer de vous aujourd'hui : nous avons des duos de piano et de violon.

J'entrai dans le salon de M. Loncle, la mine assez piteuse pour que M. Trude fût obligé de raconter mon malheur. M<sup>me</sup> Montbazin en fut éblouie pendant toute la soirée. Quand elle ne riait pas, elle parlait de la brouette avec enthousiasme et paraissait désespérée de ne pas avoir été présente au drame. Rien ne me fit de plus mauvaise humeur qu'un malheur dont on se moque ; j's fus pris d'un colère violente contre la vieille fille, et en ce moment je regrettais qu'elle n'habitât pas la ville pour lui faire ressentir ma vengeance.

Quand le duo fut près de commencer, M. Montbazin tira de sa poche sa fameuse lunette ; c'était autant que je m'en souviens, un duo de Weber. M<sup>me</sup> Loncle joua la première partie en femme qui comprend vivement les beautés de cette musique si pleine d'émotions ; pendant ce temps, M. Montbazin divisait les différentes parties de sa lunette pour chasser

les grains de poussière qui pénétraient sous les verres. La toilette de la lunette était terminée quand commença l'andante qui a pour titre les *Soupirs du berger*. Weber a su donner à ce titre usé la passion et l'amour : ceux qui ont entendu les *Soupirs du berger* ne peuvent plus sourire de ce titre ; mais ce jour-là, M<sup>me</sup> Loncle semblait agitée désolée, et par les nerfs. Son jeu était plutôt que tendre ; elle tomba dans les excès de pianistes dont le métier est de vouloir montrer la force de leurs doigts, et de ne chercher le succès qu'en cassant des cordes. M. Trude la regardait d'un air encore plus mélancolique que de coutume ; enfin, ce qui me confirma dans l'idée qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire chez M<sup>me</sup> Loncle, c'est qu'elle ne put tourner les pages qu'en s'arrêtant, elle dont la main, d'ordinaire si alerte, n'aurait pas souffert qu'un officieux se tint auprès d'elle pour lui rendre ce service. Son petit pied piétinait sur la pédale et battait la mesure avec rage.

C'est charmant, s'écria M. Montbazin, charmant, en vérité. Je vous en fais mon compliment, madame.

M. Loncle lui-même parut comprendre la gêne de sa femme et se plaignit d'un peu de fatigue. Au début de la musique ces-là, au grand contentement de M. Trude, qui jurait de ne plus faire ni trios ni duos en présence de la famille Montbazin.

M. Loncle se montra tout à fait gracieux pour mon maître de musique : il lui vint à venir plus souvent faire de la musique ces-là, au grand contentement de M. Trude, qui jurait de ne plus faire ni trios ni duos en présence de la famille Montbazin. M. Loncle se montra tout à fait gracieux pour mon maître de musique : il lui vint à venir plus souvent faire de la musique. Il commençait, disait-il, à comprendre les jouissances secrètes de l'harmonie. M. Trude qui avait renoncé à ses projets de départ, accepta, et les trios recommencèrent comme le passé. Une douce intimité avait fait place à la réserve des premiers jours ; après avoir fait de la musique pendant un an, nous nous connaissions plus que si nous avions vécu ensemble depuis dix ans. Mozart et Haydn n'eussent pas trop gémi de leur interprétation à la maison des Chenizelles. Sans les apparitions heureusement assez rares de M. Montbazin, le bonheur eût été complet.

A l'une de ces soirées, M. Loncle annonça qu'il allait nous quitter pour un voyage de deux mois. Cela me serra presque le cœur, tant j'étais habitué à regarder nos soirées musicales comme éternelles. Le même effet se produisit aussi chez M. Trude, car le sang s'empourpra sur sa figure, signe chez lui d'une violente émotion. Ni l'un ni l'autre ne nous répondions à la nouvelle du départ de M. Loncle.

— Cela, dit-il, ne vous empêchera pas de faire de la musique. Ma fem-